

Jean Allouch – « Ecritures de la psychanalyse, transmission, style, auteurs »

Je me demande où est la psychanalyse ici, mais j'ai la réponse en face de moi. Il y a une caméra qui est en train de nous filmer et juste en dessous de la caméra il y a écrit psychanalyse en gros. La psychanalyse nous regarde. La seule chose qu'elle ne peut pas faire cette caméra psychanalyse, c'est se filmer elle-même. Je ne vais pas du tout aller dans le sens de ce qui a été évoqué dans la brève discussion que nous avons eu puisque, au contraire, je crois que la psychanalyse n'est pas du tout du côté de la famille et que c'est pas du tout en terme d'adoption que ça se présente. Je crois que ça se présente beaucoup plus en terme d'école. L'école est un dispositif social qui n'est pas du tout de la même teneur que la famille et qui est même, je crois, incompatible avec la famille.

Je dirais que toute l'histoire de la psychanalyse, c'est comment la famille ne cesse pas de bouffer l'école, de rattraper l'école, de bloquer l'école freudienne, d'empêcher qu'elle se pense comme école. Peut être qu'on pourra reprendre cette discussion là. Effectivement, je crois que quand on pense le problème en terme d'adoption, c'est foutu. Je ne me sens pas le fils de Freud, ni de Lacan, ni de quiconque dans la psychanalyse. Je vais vous parler, justement, d'une psychanalyste qui me semble exemplaire dans son histoire, qui elle était inscrite à l'école psychanalytique de Chicago. Elle me semble exemplaire comme, en quelque sorte, un dossier à verser dans le débat plus général que nous avons. Elle me semble exemplaire pour poser ce problème de : est-ce qu'on peut mettre au même endroit psychanalyste et auteur ?

Est-ce que ces deux substantifs peuvent tenir le moins du monde ensemble ? Il s'agit de Lucia Tower, nom qui, j'imagine, évoque quelque chose, quelque histoire à un certain nombre d'entre vous ici et à d'autres, j'imagine, n'évoque rien du tout. Ceux pour qui ce nom de Lucia Tower évoque quelque chose l'auront sans doute connu par l'intermédiaire du séminaire de Lacan intitulé " L'angoisse " et dont, il y a ce petit fait curieux que l'on aura entendu parler de Lucia Tower avant d'avoir pris connaissance, si tant est qu'on l'ait fait, de son livre à elle. Donc, il y a un fait de, et je dis ça avec Marguerite Duras, il y a un fait de " on dit ", " on dit qu'une certaine Lucia Tower ? " Il n'est pas évident que si vous avez entendu parler de Lucia Tower par Lacan vous vous soyez reporté au texte même que Lacan étudie. Evidemment on ne peut pas systématiquement se reporter, chaque fois qu'on lit Lacan, aux textes qu'il mentionne parce que sinon, on prendrait n'importe quel article de Lacan à la première phrase on tomberait sur le mot Freud et il faudrait dix ans de détours avant de pouvoir commencer la seconde phrase où on tomberait sur le mot Hegel et il faudrait encore quelques années de détours.

Une vie ne suffirait pas pour lire trois phrases de Lacan suivant cette méthode. Mais on sait aussi, à l'inverse, qu'il est parfois utile de se reporter, quand on lit Lacan, aux textes qu'il commente, et en particulier c'est utile pour s'apercevoir de quelle façon il peut détourner ce qu'il commente sans dire d'ailleurs qu'il opère un tel détournement. C'est par exemple le cas de Saussure, c'est aussi le cas de Descartes. Il me semble que si l'érudition cartésienne s'intéressait de plus près aux commentaires qu'a faits Lacan, elle parlerait aussi, voir, elle hurlerait aussi aux détournements. Evidemment, une des questions qui se pose à cet endroit là, est comment est-ce que l'on peut différencier une lecture détournement d'une lecture interprétation ? C'est souvent coton de voir en quoi peut consister cette différence. Dans l'affaire Lucia Tower nous assistons, je crois, à quelque chose d'assez différent, d'assez

particulier et de pas si fréquent puisque Lacan, me semble-t-il, ni n'interprète le livre de Tower, ni ne la détourne, mais essentiellement il la fait valoir. Et justement, il la fait valoir auprès de son public en 1963 comme livre d'une psychanalyste. Vous noterez en passant que psychanalyste se conjugue ici au féminin.

C'est loin d'être négligeable comme nous allons le voir. Donc une auteur, vous savez que la police du langage qui, aujourd'hui, sévit extrêmement sévèrement en occident va bientôt nous obliger à utiliser ce mot " auteure ". Il y a déjà des endroits où c'est absolument exigible. Donc, une auteur psychanalyste, voilà ce que Lacan faisait passer en 1963. Il faisait passer ça d'une façon qui était d'autant plus remarquable qu'il le faisait, en quelque sorte, contre sa propre théorie, à rebours de sa propre théorie. Il avait, dès cette époque, en piètre estime ce qui dans certains coins du mouvement freudien s'était développé sous le nom de contre-transfert et ceci pour les raisons les plus sérieuses. On sait qu'il reconduisit cette condamnation du contre-transfert, je dis, il la reconduisit car il y a des phrases de Freud très claires pour écarter cette affaire du contre-transfert.

Or, justement voici que lisant Lucia Tower, c'est presque un éloge du contre-transfert auquel il se livre, n'en déplaise à ses élèves qui aujourd'hui encore emboîtent son pas en repoussant comme inconsistante la notion de contre-transfert. Certes, d'ailleurs, ils le font non sans raisons puisque ce à quoi on a pu assister récemment en France, qui était une promotion du contre-transfert, s'est révélé n'être rien d'autre qu'une escroquerie. Comment savons-nous, donc, selon quelle voie reconnaissons-nous que Lucia Tower fut une auteur psychanalyste ? Ce n'est pas seulement parce que Lacan le disait. Sans être nulle, cette indication ne vaut, quand même, pas très cher. Pas non plus seulement parce que, loin de se contenter de nous le dire, il le montrait, en quelque sorte, en dégageant la logique de ce qui avait eu lieu sur le divan de Tower, à savoir un cas de psychanalyse réussie.

Nous le savons aussi, peut être surtout comme lui-même l'a su, que Lucia Tower était une auteur psychanalyste, nous le savons aussi en lisant le livre de Lucia Tower. Je dirais qu'il ne faut pas grand chose pour que, à l'occasion, nous puissions affirmer avec une quasi-certitude, une certitude délirante, ça ne me gêne pas de la qualifier de cette façon là, en lisant quelques paragraphes, que ces paragraphes sont d'une plume qui est celle d'un ou d'une psychanalyste. Il ne faut pas grand chose non plus, d'ailleurs, pour que, même lorsqu'une plume s'avance comme étant celle d'un psychanalyste, nous sachions, avec une certitude, considérez la délirante si vous voulez, nous sachions qu'il ne s'agit pas de la plume d'un psychanalyste. Je dirais qu'un détail suffit. Ajoutez en un ou deux autres et notre jugement est acquis soit dans un sens, soit dans l'autre.

La reconnaissance qu'un texte est écrit par un psychanalyste ne tient pas au thème traité. Il y a des bouquins entiers sur Freud, Mélanie Klein, Bion, Winnicott, Lacan, ou bien encore des bouquins appliqués à traiter telle thématique psychanalytique, des bouquins savants à certains degrés, certains le sont, des bouquins dont l'auteur nous est généreusement présenté par l'éditeur comme étant un psychanalyste et dont rien ne prouve que cet auteur soit un psychanalyste. On peut évoquer des exemples récents. Il y a, par exemple, une façon d'écrire sur Lacan et de présenter ses thèses, ses thèses sur " le grand autre barré ", sur " il n'y a pas de rapport sexuel ", sur " la défaillance du langage à nous permettre de dire le vrai ", donc, une plume qui se prétend psychanalytique peut véhiculer ces thèses lacaniennes là mais, en manifestant une telle idolâtrie à l'endroit de Lacan que l'on se rend compte que l'énonciation en question contredit radicalement les énoncés et que chez cette plume là, au

contraire, tout indique au niveau de l'énonciation qu'il y aurait un moyen de dire le vrai sur le vrai concernant Lacan.

Alors, à quel détail donc, pouvons nous reconnaître en Lucia Tower une psychanalyste ayant fait ?uvre ? Je vous le disais, deux ou trois détails suffiront. Le premier, c'est ce que j'appellerais une rumeur. Une rumeur la dit telle, la dit psychanalyste. Rumeur, d'ailleurs, plus indirecte que ce que vous pouvez imaginer puisque ce n'est pas à Lacan que nous devons d'avoir rencontré Lucia Tower mais à Vladimir Granoff. Vladimir Granoff qui l'a en 1963, je dirais, imposée à Lacan. Et si Lacan, suit un de ses élèves, le fait est assez rare dans les séminaires pour, je crois, mériter d'être noté. Et donc, nous avons toute une chaîne. Granoff a dit à Lacan que voilà une ?uvre d'un auteur psychanalyste, Lacan l'a dit à son public, je suis en train de vous le dire à mon tour, donc, vous vous trouvez, en quelque sorte, au bout d'une certaine rumeur, en bout de chaîne d'une certaine rumeur, sur le fait qu'une certaine Lucia Tower était une psychanalyste ayant fait ?uvre. Lucia TOWER, donc, le nom d'une rumeur. Et je dirais, et c'est la dernière définition à laquelle je sois arrivé de Lacan, je crois que pour Lacan ce soit plus qu'une rumeur, une rumeur qui fait parler.

Les rumeurs, vous savez, c'est assez fréquent que ça fasse parler. Second détail : une psychanalyse réussie. Je veux dire que Granoff et Lacan ont admis que le récit, un certain récit d'une certaine psychanalyste, je vais y venir, dont Lucia Tower était l'analyste, Granoff et Lacan admettent que, en effet, comme le dit Lucia Tower, cette psychanalyse fut une psychanalyse réussie. Alors, là aussi, nous ne sommes pas obligés de nous contenter d'arguments d'autorité, même si ce sont des autorités de poids. Nous pouvons aussi en juger par nous même, surtout que, je dirais, il ne s'agit pas d'une vignette clinique. Cette chose dont j'ai personnellement horreur. Il ne s'agit pas de ces petites pages, de quelques lignes, quelques paragraphes, compte rendu d'un petit bout d'analyse, qui sont généralement essentiellement fait pour faire valoir à quel point l'auteur a quelque chose au bon endroit pour guérir ce que ces gens là appellent des hystériques.

Non, dans ce cas là, cette psychanalyste, nous la connaissons, je dirais, tout de son long et nous pouvons donner en toute connaissance de cause, si je peux dire ça, nous pouvons donner notre assentiment à Lacan lorsque qu'il confirme que, dans ce cas, comme il le dit, la chose a réussi. Il ne dit pas que le psychanalyste a réussi, ni l'analysant, il dit que la chose a réussi. D'ailleurs, il y a aussi tous les collègues de Lucia Tower, à la grande école psychanalytique de Chicago, qui ont aussi admis que, en effet, la chose avait réussi. Je vais vous donner, en fin de mon petit exposé, quelques indications là dessus. Alors, évidemment, je ne puis déplier, comme je le fis au cours de deux séances de séminaire, ce qui s'est passé au cours de cette cure analytique. Sachez seulement que, en effet, après avoir étudié ça assez en détail, nous avons été aussi convaincus, les gens qui travaillent avec moi dans ce séminaire, nous avons été convaincus que Granoff et Lacan avaient raison de dire que cette psychanalyse était une psychanalyse réussie. Alors, le troisième détail que je voudrais vous donner est quelque chose qui est repris de l'article de Tower.

Il s'agit d'un contrôle qu'elle relate dans cet article et qui a le statut d'un véritable bon mot. Le contrôlé, on imagine que c'est un jeune toubib puisque, à cette époque là en Amérique, la psychanalyse était colonisée par la médecine, il s'agit donc d'un jeune toubib, psychiatre j'imagine, qui, avec une certaine difficulté, lui dit : " je voudrais vous dire quelque chose mais j'hésite à le faire ". Et en effet on apprend que ce contrôlé s'était fait vertement remonter les bretelles par un didacticien, auprès duquel il avait été en contrôle avant, quand il avait dit à ce didacticien qu'il éprouvait des émois érotiques pour une de ses patientes. Le

didacticien furieux lui avait dit que, évidemment, ce ne sont pas des choses qui se font et qu'il faut chasser ça vite fait bien fait. Il faut s'enlever ça, si j'ose dire, de l'esprit. Alors, on ne sait pas exactement, après avoir subi cette expérience plutôt éprouvante, je ne dirais pas castratrice parce que je ne crois pas que ce soit du tout ça la castration, après avoir vécu cette expérience traumatique, il se lance et il dit aussi à Lucia Tower, ça lui arrive une autre fois, donc on imagine qu'il éprouve vis-à-vis d'une patiente certains émois érotiques.

Et alors, il lui dit, bien sûr, que ce n'est pas bien ce qu'il éprouve et qu'il veut analyser cela pour que ça disparaisse. Et Lucia Tower lui répond cette phrase que je trouve absolument merveilleuse : " but how do you know that yours feelings toward her may not be a really aidfull to her ", " comment saviez vous si vos sentiments envers elle ne seront pas vraiment une aide pour elle ". A un petit détail comme ça, vous reconnaissez l'analyste. Il n'y a pas beaucoup de petites choses comme ça dans les écrits analytiques lacaniens. Pourquoi est-ce que le premier psychanalyste, avec son éthique médicale, est-il un goujat de la psychanalyse, tandis que la réponse de Tower nous apparaît comme celle d'une analyste. Je crois qu'on peut le dire assez simplement, que c'est pour cette raison, que la réponse de Tower ouvre à un non-savoir, tandis que l'autre sait parfaitement ce qui est bien et ce qui est mal de faire dans une psychanalyse.

Vous aurez donc saisi que Lucia Tower n'est pas quelqu'un susceptible de négliger qu'Eros est ce qui fait qu'une psychanalyse a réussi ou a échoué. Tout ce qu'elle rapporte, donc, de cette analyse réussie dont je vais vous dire quelques mots, montre, au contraire, qu'elle est parfaitement avertie que l'analyse, que la pratique analytique est un exercice érotique. D'ailleurs, le mot même de contre- transfert qu'elle promeut, et je m'étonne que Lacan n'ait jamais fait cette remarque, ce mot même de contre-transfert est construit sur le modèle du contre-Eros platonicien, celui qu'on trouve dans le Phèdre. Le contre-transfert apparaît, à vrai dire, un avatar tardif du contre Eros platonicien et je crois que cette problématique du contre- transfert renouvelle la problématique du contre Eros platonicien.

Donc, question qui rebondit de cette façon là, d'une manière intéressante 2500 ans après qu'elle ait été posée. C'est- à -dire que la question de savoir quel effet produit chez l'être qui est aimé, désiré, le fait d'être aimé, désiré. Quel effet produit, chez les romaines, le fait d'être désirées par L'erasme. Lucia Tower était quelqu'un qui était assez libre à l'endroit de l'érotique analytique. Je dirais même, pour être plus précis, elle était libre juste ce qu'il faut pour que l'analyse de ce patient réussisse. Par exemple, elle décide, à un moment donné de cette analyse, de faire de véritables scènes de ménages à son analysant. Cela dure plusieurs séances, et elle entreprend de revisiter toute la psychanalyse, tout ce qui s'est passé pendant deux ans, et elle lui fait des reproches.

Quand on fait une bonne scène de ménage, on fait des reproches à l'autre. Donc, elle lui fait des reproches, elle lui dit que ça ne va pas, qu'il s'est comporté comme ça alors qu'il aurait dû se comporter comme ça, etc. ça y va très très fort et ça marche. C'est à dire que le type en question sort de son sommeil, non pas dogmatique, mais sort de son sommeil familial. A ce moment là, il commence à sadiser son analyste. Sadiser d'une manière extrêmement violente, d'une manière très dure, si bien qu'elle était elle-même habitée de ce phénomène qui est connu sous le nom de phénomène du " report ", c'est à dire le fait que, après la séance, le psychanalyste continue à être habité par ce qui lui a été dit pendant cette séance, y compris pendant les vacances, ça continue à le travailler et à lui empoisonner l'existence. Ce sont des choses qui arrivent assez couramment quand même.

Ce qui est remarquable dans la façon dont Lacan, en quelque sorte, fait cas de Tower, ceci consiste en deux bévues, en deux lapsus commis par Lacan, qui n'ont pas été repérés par lui, je ne sais pas si à l'époque Granoff les a vus, en tout cas s'il les a vus, à ma connaissance, il n'en a rien dit, alors évidemment, en bonne méthode freudienne, nous ne pouvons que prendre la lecture de Lacan à partir de ces deux bévues. Je vais vous en dire un petit mot. Voici ce que disait Lacan : " en somme, son désir à lui, le patient, était beaucoup moins dépourvu de prises qu'il ne croyait sur sa propre analyse. Qu'effectivement il n'était pas exclu que cette femme, qui est son analyste, il ne puisse jusqu'à un certain point en faire quelque chose, la courber, to stup en anglais, she stup to conquer, c'est un titre d'une comédie de Sheridan. Il n'est pas exclu, donc, qu'il puisse la courber à son désir. " En lui ayant fait des scènes de ménage, Tower s'est montrée faible à l'endroit de son patient, elle s'est montrée touchée par son patient et elle s'est montrée faible.

Quand on fait une scène de ménage, on manifeste une certaine faiblesse. Il n'y a pas moyen, en quelque sorte, de traiter le problème autrement. Elle lui manifeste, en quelque sorte aussi, son faible pour lui. Elle a un faible pour lui. Et c'est d'autant plus remarquable, ce faible qu'elle a pour lui, que ?, elle avait dit au début de son compte rendu que ce patient présentait, et c'est comme ça qu'elle l'appelle, des problèmes psycho-sexuels peu attrayants. Alors, les problèmes psycho-sexuels peu attrayants, Lacan a sans doute raison de dire que ce type va la courber, to stup en anglais, et justement ce n'est pas du tout le terme qu'emploie Tower, Tower emploie " to band " et la comédie en question " she stup to conquer " n'est pas une comédie de Sheridan mais c'est une comédie d'Oliver Goldsmith. Alors deux bévues au moment fort de l'argumentation, ça fait beaucoup pour un seul homme et je ne vais pas entrer dans l'analyse de détail de ces deux bévues, je vais simplement vous indiquer la conclusion. Il faut partir du fait que s'il y a bévue de la part de Lacan c'est qu'il se trouve dans cette position, à la fois de vouloir dire quelque chose et de s'empêcher de le dire. Il est pris dans cette intention là. Il y a quelque chose, donc, en 1963, il ne faut pas oublier que c'est le moment où il est négocié, c'est le moment de la commission Turkey, c'est un moment d'une grande violence comme le rappelle justement Jacques-Alain Miller dans ses lettres, un moment d'une très très grande sauvagerie " psychanalytique ".

Donc, il y a quelque chose que Lacan s'empêche de dire, qu'il ne peut pas dire à son public en 1963, et je vous donne donc, la conclusion à laquelle je suis arrivé en travaillant ça un peu précisément. La formule qu'il n'a pas pu dire et que, je crois, on peut dire, notamment quand on sait ce que Lacan a étudié pendant la suite, en particulier au niveau de son séminaire sur le saint homme Joyce, je crois que la phrase que Lacan n'a pas dite serait la phrase suivante : " là où vous pensez contre- transfert, là même, il faut penser et surtout il faut jouer l'artifice ". C'était, en effet, d'une manière pas sans artifice que Lucia Tower avait glissée, s'était abaissée avec ce patient d'une position d'analyste, et si l'on veut, d'analyste femme à une position de femme analyste. Ce n'est pas du tout la même chose une analyste femme qu'une femme analyste.

Et justement, Lucia Tower, ce qu'elle a fait dans cette cure qui a été réussie, et sans doute qu'elle a été réussie du fait qu'elle ait fait ça, c'est qu'elle s'était abaissée d'une position d'analyste femme à une position de femme analyste. C'est ce qu'indique la substitution, la bévue de Lacan (stup/band) parce que " to stup to " c'est comme " to band " ça veut dire aussi plier, courber, recourber, mais c'est aussi condescendre. Et donc, cette bévue fait bien valoir que ce n'est pas tant le patient qui a, en quelque sorte, fait plier l'analyste, mais, au contraire, c'est l'analyste qui s'est plié, ce qui a permis au patient, voyant qu'il avait un certain pouvoir sur elle, ensuite de commencer à la sadiser, c'est à dire de commencer son

analyse véritablement avec elle. C'est, en effet, ce que dit aussi la pièce en question qui est l'histoire d'une jeune fille bourgeoise qui veut séduire un type mais ce type n'aime que les servantes. Vous savez qu'il y a une ou deux pages célèbres de Lacan là dessus où il montre que dans Molière, l'érotisme ça passe pas entre les valets et les servantes mais ça passe entre les fils de la maison et les servantes. La fille du copain du papa, elle n'est pas baisable, la servante, oui. Et d'ailleurs, on peut se demander du coup, pourquoi ce sont tellement les gens d'une même classe sociale qui se mettent ensemble.

Si l'érotisme devait être ce qu'il devrait être, on devrait avoir des mariages trans-classe sociale beaucoup plus que ce qu'on trouve socialement. Voilà, jusque dans ces bévues, Lacan lit cet article de Tower comme le texte d'une psychanalyste qui nous faisait savoir son truc. Je crois que la chose est importante. Qui nous faisait savoir son artifice, qui manifestait comment, dans une analyse, elle avait mis en ?uvre dans l'érotique analytique, la fonction de l'artifice. Peut être vous souvenez-vous que cette affaire que le psychanalyste dise son truc était quelque chose qui inquiétait pas mal Lacan et que, à un moment donné, ça a été une des formulations qu'il a utilisées à propos des demandes personnelles que, lui, adressait à la passe. A un moment donné, il lui est arrivé de dire et il a dit d'autres choses d'autres fois, il ne faut pas prendre ça d'une manière unitaire, il lui est arrivé de dire que s'il avait inventé ce dispositif de la passe c'était pour que le psychanalyste dise son truc.

De là, donc, la question suivante dont j'avais dit un mot quand nous nous étions réunis pour préparer cette après midi, est-ce que Lucia Tower en écrivant son papier sur le contre-transfert, est-ce qu'elle aurait fait, en quelque sorte, une passe par écrit ? Vous savez, cette fameuse passe par écrit si chère au coeur de notre ami Alain Didier-Weill. Dans mon séminaire, je ne m'étais pas aventuré à poser cette question, me méfiant comme de la peste, à la différence d'Alain me semble-t-il, de toutes applications de la notion de passe en dehors du dispositif fabriqué et inventé par Lacan et un dispositif qui est strictement lié à l'existence d'une école. Seulement voilà, il se trouve qu'indépendamment de ce que je faisais à Paris, il y avait un membre de l'école lacanienne qui est à Mexico et qui s'appelle Gloria Lef, qui connaît beaucoup mieux la littérature anglaise que moi, qui parle beaucoup mieux anglais que moi, et qui, pour des raisons que j'ignore s'était aussi branchée sur Lucia Tower, et là donc, je vous ai préparé un petit coup de théâtre.

C'est ce que je vais vous indiquer maintenant. Lucia Elisabeth Tower est née un an avant Lacan, elle est décédée en 1991, elle était présidente de Chicago Psychanalytic Society, un poste qu'elle occupa deux années durant. Elle était dans ce poste lorsqu'elle présenta son travail sur le contre transfert, d'abord à Chicago en mai 1955, elle avait alors 57 ans, puis en décembre de la même année devant l'American Psychanalytic Association à New York. Mettre au grand jour, comme elle le fit alors, son implication intime dans une analyse, même si la chose pouvait encore à l'époque n'être pas si exceptionnelle au champ freudien, n'en réclamait pas moins d'elle, depuis la position d'autorité qu'était la sienne, je crois, quelque chose que l'on peut appeler du courage.

Ce ne sont pas les " big chief " de nos actuelles institutions lacaniennes qui se mouilleraient à vous raconter leurs implications érotiques dans telle ou telle cure. Ils préfèrent se présenter comme de grands théoriciens de la psychanalyse. Agée de 83 ans, Lucia Tower cessa de pratiquer l'analyse mais continua à suivre les activités de l'institut, à répondre quand on la consultait et à fonctionner pour le journal de l'American Psychanalytic Association. Etant donné ce cursus somme toute classique et réussi, on imagine qu'elle écrivit de nombreux articles et même des livres. Et bien, c'est ça la surprise et j'imagine que vous l'avez

déjà saisie, Lucia Tower n'a écrit dans toute sa vie qu'un seul et unique article, dix pages. Et donc, je dirais que ce caractère éminemment ponctuel de son ?uvre, parce que cet article est son ?uvre, c'est ça le petit détail qui m'a fait penser que, en effet, ajouter au fait que nous avons entendu parler d'elle avant qu'elle ne nous parle, ajouter à ce fait de " on dit ", quelque chose qui fonctionne dans le dispositif de la passe, ajouter au fait de cette reconnaissance comme analyste qu'elle a obtenue de beaucoup de monde, il me semble que ce petit détail là, qu'elle n'ait écrit qu'un seul article est une bonne confirmation de cette conjecture selon laquelle en écrivant ce papier elle aurait fait une passe par écrit. Je vais conclure. J'ai seulement voulu apporter une pierre à ce débat.

Quelle question nous pose aujourd'hui la présence de cette pierre ? Je dirais que nous avons bien reconnu un auteur psychanalyste ou une auteur psychanalyste, mais nous l'avons reconnue en un lieu précis, à savoir celui de la passe. Donc, la question qui se pose, me semble-t-il, à partir de là est la suivante : Est-ce qu'un tel recouvrement de l'auteur et du psychanalyste peut se présenter hors ce lieu de la passe ? Evidemment le cas de Lucia Tower, en aucune façon, ne répond à cette question. Mais déjà, poser une question si on peut confirmer qu'elle n'est pas trop mal posée, c'est déjà pas mal. Alors, j'ai ajouté un petit addenda que je vais vous dire pour conclure parce que figurez-vous que le 20 mai 2000, à la Sorbonne, a eu lieu un de ces événements qui passe quasi inaperçu mais qui, à échéance plus ou moins brève, finissent par compter.

Ce jour là, Roger Chartier fit une conférence à la Société Française de Philosophie, une conférence intitulée : " qu'est-ce qu'un auteur ? Révision d'une généalogie ". Il s'agissait, bien sûr, d'une reprise de la conférence donnée par Foucault le 22 février 1969. D'une reprise critique de cette conférence fameuse de Foucault : " qu'est-ce qu'un auteur ? " Foucault, vous vous en souvenez, avait nommé quelque chose qui présente une consistance assez spécifique, à savoir ce qu'il a appelé " la fonction auteur ". Il avait fait de l'auteur une fonction. Evidemment ce n'est pas la même chose de dire " le phallus " ou de dire " la fonction phallique ". Il y a un monde entre ces deux façons d'aborder un certain nombre d'affaires. De la même façon, ce n'est pas du tout la même chose de parler de l'auteur ou de parler de la fonction auteur.

Et donc, ce geste de Foucault en 1969 est apparu décisif à beaucoup de monde et notamment, vous le savez, à Lacan qui était là ce jour-là et que ça a agi sur Lacan comme une véritable interprétation, c'est-à-dire que ça l'a déchaîné à produire sa théorie des quatre discours. Chartier, donc, qui revisite la conférence de Foucault d'une manière critique, je vous invite vivement à vous procurer le texte de Chartier qui est une mine (Bulletin de la Société Française de Philosophie - avril 2001 Edition FRINCE), il nous apprend, ce que je ne savais pas, que le mot auteur a changé de sens au XIVème et au début du XVème siècle.

Auparavant, jouait une distinction entre l'auctor, c'est à dire celui qui fait venir à l'existence et qui a un poids d'autorité et l'actor, le contemporain, le compilateur, le glossateur. Or, à la période, donc, du XIVème et début du XVème siècle, ces valeurs se modifient. Chartier l'a remarqué, dans toutes les langues européennes. Les actores, donc vont progressivement conquérir l'autorité de autores, et le mot français désignera, un temps, à la fois les auteurs de la tradition classique, ceux qui avaient l'autorité, et des écrivains contemporains, des écrivains qui écrivaient en langue vulgaire. Et puis, à partir de 1530, le mot auteur vient se substituer à celui d'acteur. Donc, vous voyez le double mouvement. Dans un premier temps actor les deux significations qui étaient distinguées auparavant et ensuite, une fois ce mélange constitué, le mot acteur disparaît et c'est le mot auteur qui vient à cet

endroit là pour nommer la même chose. Tout en reconnaissant l'importance de la fonction auteur, la pertinence de cette désignation, Chartier fait remarquer qu'elle tente, cette fonction auteur, à écarter l'idée selon laquelle l'auteur est un acteur.

Quand vous parlez de fonction auteur, vous mettez de côté, en tout cas apparemment dans un premier temps, cette idée d'un auteur comme acteur, d'un auteur acteur. Cette affaire que l'auteur est un acteur est quelque chose qui a évidemment préoccupé tous les auteurs, au moins ceux qui sont reconnus dans le domaine littéraire, par exemple, pour avoir un critère de reconnaissance. L'un de ceux qui a le plus développé la chose c'est Borgès qui, lui, était en quelque sorte, extrêmement craintif de l'idée que le Borgès dont il était question dans les revues, dans les journaux, dans les couvertures de ses livres, etc., que ce personnage qui était un acteur puisqu'il donnait des interviews, que ce personnage allait bouffer son jeu. Que l'auteur qu'il était comme acteur c'était par ça qu'il risquait d'être vampirisé, c'était là dedans qu'il risquait de disparaître.

Borgès a écrit tout un texte pour dire que ce Borgès là, il en parle à la troisième personne à fort juste titre, ce n'est pas du tout de la prétention de sa part, ce Borgès là ce n'est pas " je ". Or, je dirais que cette difficulté, justement, elle est présente avec Lucia Tower. Nous avons justement lu son ?uvre comme celle d'un auteur acteur. Disons-nous qu'en un point de son analyse réussie, et comme auteur de cette analyse, elle s'est trouvée vampirisée, elle s'est trouvée ne plus être capable de maintenir la distinction fondatrice chez Foucault entre le " je " et l'auteur. Certes, le caractère ponctuel de son acte, référons-nous aux scènes de ménages, n'est pas équivalent à ce qui est arrivé à Rousseau qui, lui, en quelque sorte, a joué à fond la caisse le jeu de l'auteur acteur. Chartier donne une bonne formule pour évoquer la position de Rousseau dans ce problème, il dit que : " Rousseau s'est identifié à son rôle d'auteur acteur ". Mais, donc, pour revenir à Lucia Tower, ponctuellement il se pourrait bien que cela ait été le cas. C'est à dire, qu'elle ait été, à un point de cette analyse, vampirisée comme auteur acteur de cette analyse. Et de là, je crois, l'importance et je dirais même, à mon sens en tout cas, le caractère décisif de la lecture de Lacan, je peux dire ça d'un mot en utilisant, en introduisant la fonction de l'artifice dans l'exercice érotique analytique, je dirais qu'en introduisant la fonction de l'artifice Lacan libère le psychanalyste auteur de toute possibilité de se trouver vampirisé.